Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 14 (1906)

Heft: 12

Artikel: La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555865

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 12. — XIVe année. 15 décembre 1906.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page
La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise	133
Les malades à la campagne	138
Activité de la Société centrale de la Croix-Rouge suisse en 1905	140
Ed. Zimmermann †	143
Les greffes de la peau	143
Nouvelles de l'activité des sociétés: Genève. Une conférence du Dr Odier à la Société militaire sanitaire	144

La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise

Extraits d'une conférence faite à Paris par le médecin principal de 2e classe *Follenfant*, attaché à la Mission française aux armées russes de Mandchourie

Dans son introduction le conférencier constate qu'avant de partir pour la Mandchourie, il pensait y trouver une quantité de malades et des hôpitaux encombrés. Cependant, à mesure qu'il pénètre plus avant en Sibérie, qu'il visite des hôpitaux et des lazarets, il constate que partout l'état sanitaire de l'armée russe était excellent.

Il continue:

Je n'osais cependant croire à une situation sanitaire si exceptionnelle: mais, arrivé à Moukden le 30 décembre 1904, c'est-à-dire en plein hiver, j'ai dû me rendre à l'évidence; même à l'avant de l'armée, les hôpitaux admirablement installés étaient presque vides; aucune épidémie importante ne sévissait, les médecins étaient, comme sur le Transsibérien, très peu occupés. Ils avaient même eu le loisir de fonder un cercle médical, où des conférences réunissaient chaque semaine un nombreux auditoire. Les médicaments et objets de pansement étaient en abondance, les hôpitaux militaires et ceux de la Croix-Rouge, admirablement tenus, étaient pourvus de tout ce qui pouvait devenir nécessaire. Au front des troupes, où je me rendis peu de jours après, la bonne santé était générale et les médecins de régiment déclaraient avoir moitié moins de malades qu'ils n'avaient l'habitude d'en observer dans les garnisons intérieures de Russie; les troupes étaient bien nourries et ne manquaient ni des petits objets nécessaires à l'habillement dans les pays froids, ni même de certains objets d'agrément; et pourtant, sur un terrain à peine plus grand que deux arrondissements français, et situé à 10,000 kilomètres de la mère-patrie, il y avait 330,000 hommes.

Cet état sanitaire si extraordinairement bon s'était maintenu pendant toute l'année 1904, et, en ma présence, il s'est maintenu ainsi pendant toute l'année 1905, même

pendant l'été, même au moment où l'armée de Linievitch comprenait un million de combattants.

C'est la première fois qu'une grande guerre cause un si petit nombre de malades et de morts de maladies; c'est la première fois que le nombre des morts par maladies reste au-dessous du chiffre des tués sur le champ de bataille, ou des morts de blessures. Alors qu'en Crimée, notre armée perdit 20,000 tués et 80,000 morts de maladies; qu'en 1870, nous perdîmes environ 40,000 tués et 140,000 malades, chez les Russes, le chiffre des morts de maladies est à peine le dixième du chiffre des tués. A l'hôpital, les Russes n'ont perdu que 2 pour 100 de leurs malades et 2,65 pour 100 de leurs blessés. Sur les champs de bataille de Mandchourie, les Russes ont laissé environ 40,000 tués, mais dans leurs hôpitaux il est mort moins de 10,000 hommes.

A quelles causes était dû ce brillant état sanitaire? Faut-il y voir un succès de la stratégie nouvelle ou des précautions suggérées par les progrès de la science médicale? Sans doute, la manière actuelle de conduire les troupes, surtout lorsque le chef est imbu de l'idée qu'il faut employer tous les moyens pour maintenir ses effectifs, par conséquent sa force offensive, les progrès de l'analyse et de la désinfection médicales, l'usage de l'antisepsie et de l'asepsie pour les plaies chirurgicales, ont apporté ici leur contingent d'amélioration; mais le facteur principal de cet état sanitaire, c'est la salubrité vraiment remarquable des climats mandchouriens et sibériens, je dirai même la salubrité de tout le nord-est asiatique, Chine du nord comprise.

La Mandchourie était, avant cette guerre, un pays fort ignoré des Européens: d'abord, ce fut longtemps un pays fermé où les étrangers ne pouvaient pénétrer qu'en voyageurs isolés. De plus, de ce pays si riche par la culture qu'il peut être comparé à notre vallée de la Loire, il ne sortait pour l'exportation que des choses sans valeur, à notre point de vue européen. On savait seulement qu'un cabotage chinois important transportait du port de New-Tchang vers la Chine ou le Japon des denrées de vil prix, telles que l'huile de haricot, qui remplace les matières grasses dans les ménages chinois, et des tourteaux de haricots qui servent à l'alimentation des porcs; le seul objet d'exportation auquel s'intéressaient les Européens était le commerce des soies de porc, soies noires servant à faire des brosses de luxe. Seuls, les Américains et les Anglais y importaient des cotonnades et des objets fabriqués de peu de valeur.

Quoi qu'il en soit, la Mandchourie est un pays d'une fertilité inouïe et nourrissant 12 à 15 millions d'habitants; dans les vallées, la population est si pressée que les villages se touchent; le long de certaines routes mandarines (routes, c'est beaucoup dire, ornières et pistes serait plus vrai), les maisons et les fermes se joignent sans interruption; quand je dis fermes, ne croyez pas que je décore de ce nom des masures de sauvages: non. La ferme chinoise a absolument l'aspect de nos fermes de Beauce dans la région de Rambouillet: une cour carrée fermée par un mur de terre ou de briques, bastionné aux angles; sur l'un des côtés, une maison confortable; des dépendances et des écuries sur les autres côtés; une porte monumentale précédée de quatre ou cinq bornes en marbre sculpté. Le toit est en briques ou en chaume, mais très épais et très solide. Un poêle horizontal en briques, installé dans le vestibule précédent les chambres, chauffe hygiéniquement celles-ci; des coffres laqués servent de meubles, reçoivent les vêtements et les objets pré-

cieux, même des livres! Les baies d'éclairage sont pourvues de châssis mobiles, garnies ordinairement de papier huilé, mais souvent de vitres. Tel est l'aspect général de la ferme mandchoue.

Une ombre à ce tableau, c'est le dédain du Chinois pour la propreté corporelle; il paie d'ailleurs ce dédain par un grand nombre de maladies de peau.

Les villes sont nombreuses et très peuplées: Moukden, Kirin, Bodouné ont bien 200,000 habitants chacune, et les villes de 15 à 20,000 habitants foisonnent. Dans ces villes, les maisons et les propriétés privées ont le même aspect engageant que les fermes chinoises. Vous savez sans doute que toute civilisation chinoise repose sur l'organisation familiale. Le père, le grand-père sont maîtres absolus des biens et des personnes. Ils conservent toute leur vie une autorité immédiate et jamais discutée; mais cette organisation ne dépasse pas le domaine de la famille. La vie publique, l'organisation municipale n'existent pas, la police sanitaire encore moins; l'intérieur du logis particulier, les cours, les écuries, tout ce qui est dans l'enceinte familiale est en bon état et maintenu propre; mais, à l'extérieur de cette enceinte, tout est abandonné et les ordures s'accumulent sans que la police s'en préoccupe; maisons propres, mais rues épouvantables, mares sordides, ruisseaux d'ordures, telle est la ville chinoise; elle fait contraste avec ce que l'on observe dans les campagnes.

Aussi les chefs de l'armée russe évitèrent-ils avec grand soin de cantonner leurs soldats dans les villes; ils condamnèrent même, à tort à mon avis, les villages chinois, et forcèrent leurs troupes à habiter sous la terre. Ces villages, abandonnés par la fuite des habitants, fournirent uniquement du bois de chauffage emprunté aux charpentes, et ce régime aboutit à une destruction complète.

L'alimentation des troupes russes fut parfaite. Les ingénieurs du Transsibérien avaient découvert les années précédentes que la Mandchourie du nord pouvait produire des céréales: blé, orge et seigle. Les Chinois s'étaient mis à cultiver ces céréales avec ardeur, de sorte que les moulins de Kharbine purent fournir toute la farine nécessaire aux troupes russes. La Mandchourie du sud produit le gaolian, sorte de sorgho qui sert chez nous à faire des balais de jonc. Ce sorgho, le millet ordinaire, le tourteau de haricots, suffisaient à la nourriture des innombrables chevaux de l'armée; car, si l'armée russe au moment de Moukden comprenait environ 330,000 hommes, elle comprenait aussi 250,000 chevaux.

Le cultivateur chinois paraît se donner peu de mal pour produire tant de choses; en réalité, s'il fume peu ses terres, s'il laboure peu profondément, il poursuit avec un acharnement méticuleux toutes les mauvaises herbes; en outre, la nature et le climat travaillent pour lui beaucoup plus qu'on ne le croit généralement, et la chose est très facile à comprendre. Du 1er novembre au 25 avril de chaque année, cette terre poudreuse, argilo-siliceuse, est gelée d'une manière permanente jusqu'à 1 m. 50 de profondeur; sous l'influence de cette gelée, cette terre se fendille profondément; le dégel l'ameublit et le labour profond, plus profond qu'avec nos charrues, est fait et parfait.

Cette terre meuble absorbera l'eau qui tombera en abondance à la saison des pluies, de sorte que le sorgho, semé en mai, atteint 4 et 5 mètres en août, au grand étonnement de ceux qui n'ont qu'une vague teinture des lois de la végétation.

Je ne veux pas ici entrer dans les détails de culture concernant les autres légumes

au sens culinaire du mot, je dirai seulement que la culture vivrière occupe tous les terrains disponibles et que les choux, les carottes, les oignons, les pommes de terre abondent; la Mandchourie était un pays fertile, capable de nourrir les armées adverses, sans qu'il ait été presque rien transporté de la mère-patrie.

La Mongolie voisine produisait le bétail en abondance, et la gelée est venue favoriser l'alimentation de l'armée russe; je n'ai jamais vu les soldats consommer de conserves de viande, ni manger de biscuit, fait qui serait impossible chez nous. Là-bas, la gelée permanente, l'heureuse, la bienfaisante gelée, rend inutiles et superflues toutes les précautions que nous prendrions en France, et il n'est nullement besoin de chambres ou de wagons frigorifiques.

A Moukden, les bouchers chinois font abattre et accumulent, au mois de novembre, dans des hangars ouverts à tous les vents, des bœufs entiers, des moutons, des porcs, toute sortes d'animaux comestibles; ces animaux prennent en une nuit la consistance de la pierre et peuvent, pendant tout l'hiver et sans une journée d'interruption, être débités à la hache ou à la scie; l'intendance russe n'eut qu'à continuer ces procédés pour nourrir admirablement les soldats. Cette action de la gelée s'étend non seulement à la chair nutritive, mais encore à tous les végétaux et fruits du pays. Chez nous, les alternatives de gel et de dégel détruisent toujours ces végétaux lorsqu'ils sont exposés à l'air libre; là-bas, ils sont mis encore gelés dans la marmite, ils ont conservé leur saveur et leur consistance, et sont encore fort appétissants; notre nourriture à nous, officiers étrangers, n'a pas été dissemblable de celle des troupes russes, et nous n'avons nullement souffert.

En été, les difficultés seront plus grandes, mais les Russes savent utiliser les glacières, qu'ils construisent avec habileté; la fertilité et la richesse du pays aidant, l'alimentation fut presque aussi bonne que pendant l'hiver.

Cette gelée permanente exerce aussi son action bienfaisante sur l'assainissement général du pays, en donnant la consistance du roc à tous les détritus humains et animaux qui devaient s'accumuler sur ce sol surpeuplé; je n'ai pas besoin d'insister sur ce rôle spécial de la gelée, il se comprend de soi, pour peu qu'on réfléchisse au problème de l'assainissement. Il suffit de savoir que la gelée s'oppose d'une manière absolue aux fermentations diverses, aussi bien qu'à la dissémination des matières excrémentielles, réceptacles de la plupart des microbes malfaisants. En particulier, il est remarquable que la gelée du sol s'oppose à toute contamination des puits par les eaux et les détritus superficiels; d'où, rareté de la fièvre typhoïde et des maladies diverses imputables à l'insalubrité des eaux.

Mais, diront les hygiénistes, quel réveil au printemps! et quelle éclosion de toutes sortes de germes, conservés en graine pendant l'hiver! Eh bien! pas du tout. Ce réveil et cette éclosion ont certainement eu lieu, mais ils n'ont produit aucun accident et aucune épidémie grave; voici pourquoi; d'abord, la sécheresse du terrain pendant l'hiver donne lieu à la production d'une abondante poussière, dont le rôle fertilisant et ensuite désinfectant est indéniable; peu à peu tout disparaît dans la poussière sèche, matière absorbante, dont l'influence hygiénique est connue. A cette action de la poussière s'ajoute celle de la luminosité intense de ce ciel presque toujours clair. Quand la gelée cesse, le printemps dure à peine 15 jours, dans ces deux semaines les habitants passent des fourrures aux vêtements de toile, sans transition prolongée. Avec l'été apparaissent

les pluies et avec elles les chaleurs torrides, tout est noyé dans la boue argileuse; or on sait que l'argile est un antiseptique faible, en outre les microbes des fermentations non nuisibles, stimulés par l'humidité et par le chaud, entrent en lutte avec ceux que l'homme et les animaux ont déposés sur le sol. Le niveau des puits est constant, il n'est nullement accru par la chute des pluies. D'autre part, les hygiénistes russes ont fait tout ce qu'il fallait pour surveiller les puits suspects et ont pu leur conserver pendant l'été l'innocuité constatée pendant l'hiver. Ce résultat était d'autant plus facile à obtenir que le soldat russe ne boit que du thé, fait avec de l'eau parfaitement bouillie. Enfin, fait remarquable, la Mandchourie n'a pas de moustiques et peu de marais. La culture est partout intensive; par conséquent le paludisme, ce fléau des armées, est plus que rare. Ces conditions diverses font du climat de ce pays probablement le climat le plus salubre de la terre; en effet, les troupes russes ont pu habiter sans inconvénient les terriers appelés zemliankas, habitations souterraines dont le toit seul émerge du sol.

Mais, dira-t-on, et les maladies respiratoires produites par le froid? D'abord ce n'est pas le froid sec qui produit les maladies respiratoires si fréquentes parmi nous; c'est le froid humide; ce sont les alternatives de froid et de chaud, c'est l'humidité des vêtements, celle des chaussures. C'est l'humidité de l'air qui entretient nos microbes parasites. Or en Mandchourie, pendant tout l'hiver, si on ne peut quitter ses fourrures, on peut se promener en pantoufles, en bottes de feutre, sans que l'humidité vienne à détruire ce tissu; la neige est là-bas comme du gravier; elle ne mouille jamais. On est à l'aise dans ses fourrures et dans ses bottes; on a chaud, on marche facilement, les poumons se dilatent, on est à l'abri des rhumes et des pneumonies. La sécheresse atmosphérique aidant, la virulence des microbes pathogènes s'atténue, et les coryzas ne deviennent presque jamais des bronchites. On ne s'enrhume pas plus là-bas que dans les pays tropicaux et c'est peu dire. Cet air desséché et froid a des qualités toniques et vivifiantes, qui ont la propriété d'abréger singulièrement la convalescence des maladies et celle des blessures.

Au dire des nombreux missionnaires catholiques, la longévité dans les campagnes est tout à fait remarquable, et la tuberculose, cette maladie de l'humidité et de l'obscurité, y est plus que rare.

La Sibérie orientale sera probablement, lorsque le confort y sera plus grand, le pays des sanatoria populaires; en tout cas c'est le pays idéal pour faire la guerre sans perdre trop de monde, car on sait que les armées sont le réactif sensible par excellence de la salubrité d'un pays.

Je ne voudrais cependant pas vous faire croire que la Mandchourie est un paradis terrestre: d'abord on y a très froid. Il fait moins 10 à moins 25 degrés pendant plus de cinq mois d'hiver; pendant ce temps on est certains jours en butte à des tempêtes de poussière dont aucune description ne pourrait faire comprendre l'intensité. Dans les derniers jours de la bataille de Moukden les malheureux Russes ne pouvaient ouvrir les yeux dans la direction de l'ennemi et un arbre n'était pas visible à 150 mètres.

Pendant l'été, on vit dans une boue argileuse et jaunâtre qui couvre les bottes jusqu'au genou et enlise à chaque instant les roues des véhicules ou les jambes des chevaux. Et les mouches, que de mouches! une invasion, un fléau comparable aux plaies de l'Egypte! Pendant l'été elles sont si nombreuses qu'elles ne vous laissent de

repos ni jour ni nuit. Cette invasion de mouches est peut-être le résultat de la destruction systématique des petits oiseaux par les Chinois.

Enfin il y a les réceptacles d'immondices que sont les villes chinoises. En hiver, la poussière y fleure déjà la poudrette; en été, la boue méphitique suffit à défendre ces villes contre les visiteurs européens qui oseraient les habiter. Le typhus, la fièvre typhoïde, le choléra, la peste, y font des apparitions et causent de nombreux décès. Mais les troupes russes n'habitaient point ces villes. Aussi ces maladies épidémiques furent-elles rares dans les effectifs. Cas particulier: il n'est pas parvenu à ma connaissance un seul cas de choléra.

Donc, salubrité du climat et des campagnes, absolue l'hiver, relative pendant l'été; nourriture excellente; absence de surmenage des troupes; habitation saine et habillement rationnel; choix sévère des soldats; proscription absolue de la vente de l'alcool aux soldats par ordre du général Kouropatkine.

Ces conditions favorables ont nettement agi pour restreindre à un minimum inespéré le nombre des entrées aux hôpitaux: mais si l'armée russe n'a perdu que 10,000 hommes sur 390,000 entrés aux hôpitaux, c'est bien à la remarquable organisation du Service de santé militaire et à la non moins remarquable organisation de la Croix-Rouge, que cette armée doit cette mortalité si minime qu'elle surprend tous les médecins militaires du monde.

(A suivre.)

Les malades à la campagne

La *Gazette de Lausanne* a publié en date du 10 novembre l'article suivant signé G. Aubort:

« Un mouvement intéressant se dessine en faveur de l'éducation populaire des campagnes; il rencontrera — espérons-le — l'appui de tous les hommes de cœur.

Déjà des sociétés se sont formées en plusieurs régions du canton, une *Fédération vaudoise* s'est constituée, des conférences ont été données l'hiver dernier dans un certain nombre de communes; déjà une élite d'hommes connus et distingués se sont offerts pour relever, par l'autorité de leur parole et leurs sages leçons, le niveau intellectuel des campagnes. Pasteurs et instituteurs se dévouent; c'est très bien.

Ce n'est pas assez. On n'a donné jusqu'ici des conférences que sur des sujets spéciaux (agricoles entre autres) ou d'intérêt général (la guerre russo-japonaise, l'abus des boissons alcooliques, etc.); on n'a rien ou presque rien dit sur un sujet très important cependant, d'un vif intérêt pour la population: les soins à donner aux malades en l'absence du médecin et l'hygiène en général.

Cette branche de l'économie domestique laisse encore beaucoup à désirer, chez nous comme ailleurs, moins évidemment qu'en Italie, en Espagne ou en Belgique, moins qu'en France peut-être, mais encore trop pour un pays qui se prétend aussi avancé que le nôtre.

On aurait tort de se figurer, malgré les progrès dus à l'instruction, à la diffusion des journaux et au développement des bibliothèques populaires, que tout empirisme ait disparu dans ce domaine. Sans doute on n'emploie plus les drogues, baumes et élixirs que nos pères vénéraient comme des choses précieuses; on ne considère